

Ce coin semblait abandonné comme l'amant par l'aimée et un enfant à la naissance. Pourtant, jamais personne n'y avait mis le pied. Aucune trace d'un passage. Ni d'un passé. Qui fût humain. Partout: rien que l'ombre d'un regard détourné, voilant le lac et ses rives d'une fine paupière, à jamais refermée sur un rêve évanoui. Rien que cette ombre projetée... D'un regard d'aucun poids, s'enfonçant dans la vue qui s'étend nue sous lui. Se replie, se rencoigne. Le site entier: recroquevillé. On est à l'angle, là, mais de Quoi? Au bord. À la commissure. Au coin. Dans les recoins les plus sombres.

Et quand je dis *coin*, c'est au sens propre: ce lieu était, dans le paysage du monde, l'angle replié d'une page que Dieu aurait cornée depuis des siècles, marquant l'endroit où sa lecture s'est arrêtée —interrompue par la brusque arrivée de l'homme derrière son dos.

Ce site montrait en chaque coteau qu'on l'avait *laissé tomber*, lui le premier, avec la terre entière, bientôt, dont l'écroulement suivrait. Replié sur lui-même, dans la position de qui dort d'un ultime sommeil où son rêve le plus cher le plonge, le paysage paraissait quand même s'ouvrir grand, de l'intérieur, laissant voir en son sein l'étonnement infini sur un visage absent, bouche bée et l'œil béant sur la viduité véritable où se lovent chaque branche disloquée, chaque tronc écorché, chaque pierre éboulée, et le lac entier dont la surface

semble le ciel tombé là, vide de tout dieu, et vide de l'homme, qui ne s'y reflète plus.

La forêt aussi a ses *terrains vagues*, où dorment les ruines d'anciennes réalités que le souvenir éveille, soudain, aussi fort que le désir. Nos yeux précèdent nos pas sur le moindre obstacle: une racine déterrée, une branche en travers, une pente escarpée, qu'ils prennent pour une piste plus sûre que les sentiers tout tracés. Il y a des endroits qu'on ne franchit que trébuchant à chaque pas. La marche y est malaisée, mais l'extrémité du malaise est où on va. Le but est de s'attarder à la moindre embûche: horizon plus vaste que le bout du chemin. Là, dans l'ornière, dans le cahot, veillent des routes secrètes, passages vers autre part. On ne pénètre le paysage que suivant de très près le moindre détour que la terre prend pour se fuir. Ce lac, là devant, c'est l'oubli que le monde a de lui-même qui l'a creusé, comme fait le temps, dans la mémoire, et c'est s'enfonçant dans cette *lacune* que nos yeux remontent, ensuite, les proies les plus rares dont le regard se nourrisse.

J'étais posté là depuis deux mois: à l'affût d'un sens à donner au regard. Nos yeux savent mieux que nous la racine de "voir" — *videre*: "vider"? —, qui plonge dans une terre si claire que son ombre, par pudeur, nous la voile de boue. J'avais choisi le paysage le plus plat: rien qu'un lac de pluie, peu profond, cerné de marais. La vision monterait de là. Le peu d'arbres, autour, et l'absence de toute hauteur faisaient presque l'air et l'eau se toucher. Par un passage secret, plutôt qu'une frontière, de terre ferme mais vive, jamais opaque, entre le ciel et le lac. J'allais *voir*.

Voir, d'abord, c'était ceci: le monde laissé à lui-même — dans l'esseulement le plus grand, la plus radicale des solitudes: l'extrême désolation. Un lac reflète, non pas le ciel, mais le vide du ciel, et le cercle de ses rives enferme un puits de tristesse: sans fond. On y vient se noyer en soi-même. Baigner dans les couleurs, grisâtres, que l'âme donne à ce que

l'œil exorbité to
qu'on touche, av
yeux plus grands
du paysage, qu'a
donne contour
grand malheur.
regard qui ne n
la tempête sur
plus que l'arbre
de l'être.

La réalité
nom qui la nom
son réveil elle
loin de nous
cesse qu'elle n
nom. Un seul
nom d'oiseau
de la chose qu
franchit le ca
lancé à tout
confère cha
mesure qu'ign
Ce seul com
circonstanc
réfutait, dé
infinie ent
construire
verrai mien

Il faut
paysage ha
son appan
pas de des
— du pie
de gris. Il
quitté des

l'œil exorbité touche plutôt qu'il ne voit. Là: c'est le fond qu'on touche, aveuglement. Une telle tristesse nous ouvre les yeux plus grands que deux bras qui étreignent le corps entier du paysage, qu'aucun horizon, nulle part, ne délimite —qui donne contour au vide, seulement. Cernant la source d'un grand malheur. La vue, alors, s'étend: plaine désertée d'un regard qui ne nous appartient plus, soufflant sur tout comme la tempête sur la bougie du fond des yeux. C'est le monde, plus que l'arbre, qui est émondé —on est la dernière branche de l'être.

La réalité de chaque chose est le rêve qu'elle fait d'un nom qui la nomme toute, du plus profond de son sommeil: à son réveil elle existerait, en dehors du silence, où la tiennent loin de nous les forces secrètes de la gravité qui font sans cesse qu'elle nous échappe, tombant toujours à côté de son nom. Un seul corbeau est passé ce matin; il avait l'air de son nom d'oiseau. Parfois un mot, dans la parole, a l'air étrange de la chose qu'il nomme, respire le même air qu'elle. L'oiseau franchit le ciel: dans le battement d'air de son propre nom lancé à tout vent, crié. Le monde s'agrandit du sens que lui confère chaque nom nouveau qu'on lui donne, au fur et à mesure qu'apparaissent un nuage, un oiseau, une poussière. Ce seul corbeau fut, l'instant de son passage, la preuve circonstancielle de l'être —que le ciel aussitôt où il disparut réfutait, déniait, prenant parti pour le néant que la distance infinie entre deux choses sous-tend. J'ai mis trois jours à construire ce quai qui s'avance de deux mètres sur l'eau: je *verrai* mieux de ce point.

Il faut que la mémoire s'efface toute devant *la vue*: le paysage lui-même s'efface devant la source, rejaillissante, de son apparition. Du demi-monde à demi mort qu'il ne cesse pas de devenir. Chaque matin l'aube se lève du mauvais pied —*du pied qu'elle a dans la tombe*, déjà. Ça éclabousse le ciel de gris. Poussières du lac, écume des arbres. Je ne l'ai pas quitté des yeux de toute la nuit, et pourtant, il me quitte, ce